

# Conversation avec un auteur

(cycle Jacques Abeille 4/5)

La pluie n'avait pas cessé depuis le matin. Elle ne tombait pas avec cette obstination spectaculaire qui finit par imposer sa présence, mais selon une mesure presque distraite, comme si le ciel avait renoncé depuis longtemps à choisir entre l'averse et le répit. Les pavés, devant la gare, réfléchissaient une lumière grise dont Baptiste Nuit avait toujours aimé la douceur. Après plusieurs semaines passées dans les hautes terres de la vallée de Lhor, où la pierre absorbait la lumière au lieu de la rendre, il éprouvait le besoin de retrouver cette ville dont les façades semblaient vivre d'un éclat emprunté à l'humidité.

Il marchait lentement, un sac de toile sur l'épaule, plus lourd de carnets que de vêtements. Ses voyages se terminaient presque toujours de la même manière. Pendant quelques jours, il résistait au désir d'écrire. Il lui fallait laisser se déposer les images, permettre aux chemins parcourus de perdre leur netteté, afin que les souvenirs cessent d'être de simples relevés de terrain et deviennent enfin cette matière ambiguë dont naissent les récits. Il savait, par une expérience maintenant ancienne, qu'un paysage décrit trop tôt demeure prisonnier de sa géographie ; il lui préférait les paysages déjà travaillés par l'oubli, ceux qui commencent à ressembler aux rêves sans renoncer entièrement à la vérité.

La ville, ce jour-là, lui paraissait plus silencieuse qu'à l'ordinaire. Les passants hâtaient le pas sous leurs parapluies, les autobus glissaient sans bruit dans les rues mouillées et les vitrines semblaient contenir moins des marchandises que des fragments d'une vie suspendue derrière le verre. Il éprouvait cette sensation familière d'être revenu d'un pays où les heures s'écoulaient selon une autre vitesse, et d'avoir rapporté avec lui un léger décalage qui rendait chaque geste des habitants un peu mystérieux. Ce décalage ne disparaissait jamais complètement ; il constituait même, pensait-il, la véritable récompense du voyage. Il suffisait parfois de regarder longtemps une boulangerie, une pharmacie ou un arrêt d'autobus pour y retrouver la même étrangeté que dans les villages les plus reculés.

Avant de rentrer chez lui, il prit l'habitude de faire un détour par la rue des Carmes, où subsistait une librairie que les grandes enseignes n'avaient jamais réussi à faire disparaître. L'établissement ne possédait aucune spécialité affichée ; on y trouvait des ouvrages d'ethnographie à côté de romans oubliés, des atlas anciens voisinant avec des recueils de poésie contemporaine. Les livres semblaient moins rangés que déposés là par une succession de lecteurs qui auraient fini par constituer, au fil des décennies, une bibliothèque sans véritable propriétaire.

Le vieux Mornay, qui tenait la boutique depuis un temps que personne ne songeait plus à mesurer, leva la tête lorsqu'il entendit tinter la clochette suspendue au-dessus de la porte.

— Vous voilà enfin, monsieur Nuit.

Cette formule appartenait au rituel. Mornay la prononçait chaque fois que Baptiste revenait d'un voyage, quand bien même il ne s'était absenté que quelques semaines. Son visage, dont les rides

paraissaient moins creusées par l'âge que par une perpétuelle attention portée aux livres, s'éclaira d'un sourire presque enfantin.

— J'espérais justement votre visite. J'ai reçu votre dernier.

Baptiste posa son sac près de l'entrée et ôta lentement son manteau.

— Mon dernier quoi ?

Le libraire eut un léger mouvement de surprise.

— Votre dernier livre, naturellement. Les cartons sont arrivés mardi. J'ai même déjà vendu deux exemplaires.

Baptiste sourit, convaincu d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Depuis plusieurs années, Mornay prenait un plaisir discret à annoncer des nouvelles invraisemblables avec un sérieux qui obligeait son interlocuteur à patienter quelques secondes avant d'en comprendre le jeu. Mais le vieil homme ne riait pas. Il se dirigeait déjà vers la table des nouveautés, d'un pas précautionneux que l'âge rendait presque cérémonieux.

— Je vous ai gardé celui-ci.

Il saisit un volume et le tendit à Baptiste avec cette délicatesse particulière que les libraires réservent aux ouvrages qu'ils aiment.

Baptiste baissa les yeux. La couverture était d'une familiarité presque douloureuse. Les Éditions Fabuleuses avaient conservé la même toile bleu sombre que pour ses précédents récits. Son nom apparaissait en caractères ivoire, légèrement en relief, exactement selon la maquette qu'il avait toujours connue.

L'auteur :

**Baptiste Nuit**

Puis le titre :

*Les Hautes Vallées de l'Argile noire.*

Pendant quelques secondes, il demeura parfaitement immobile. Ce ne fut pas une stupeur brutale, mais une hésitation plus profonde, comparable à celle que provoque parfois un souvenir dont on ignore s'il appartient réellement à sa propre vie. Il avait effectivement parcouru plusieurs régions montagneuses au cours des dernières années ; l'expression « Argile noire » éveillait en lui des résonances imprécises, sans qu'il pût décider si elles provenaient d'un carnet oublié ou d'une simple association d'idées. Il retourna lentement le volume. La photographie figurant au revers de la couverture était la sienne. Une photographie ancienne, prise quelques années auparavant par un journaliste dont il avait oublié jusqu'au nom.

La notice biographique reproduisait fidèlement les précédentes éditions. Rien n'y manquait. Rien n'y paraissait étrange. À ceci près qu'il tenait entre les mains un livre dont il ignorait absolument l'existence. Il leva les yeux vers Mornay, qui observait son silence avec une curiosité bienveillante.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de cette région, dit le libraire. J'ai commencé le livre hier soir. Il y a, dans les premières pages, une description d'un plateau couvert d'une poussière presque violette qui m'a rappelé certaines miniatures persanes. Je crois que c'est l'un de vos plus beaux débuts.

Baptiste ouvrit le volume avec précaution, comme on ouvre une boîte dont on ne sait si elle contient un objet précieux ou dangereux. La première phrase s'offrit à lui. Il la lut une fois. Puis une seconde.

Quelque chose, dans son rythme, dans l'équilibre presque musical des propositions, lui était insupportablement familier. Il aurait juré reconnaître sa propre respiration. Et pourtant, il savait avec une certitude absolue n'avoir jamais écrit ces mots.

Il poursuivit jusqu'au bas de la page. Chaque phrase semblait confirmer la précédente dans cette étrange évidence : ce texte appartenait à sa manière d'écrire plus intimement encore que certains de ses livres publiés. Il y retrouvait des images qu'il aurait pu choisir, des détours syntaxiques qu'il affectionnait, cette façon de laisser une description s'élargir imperceptiblement vers une méditation sans jamais rompre le fil du récit.

C'était lui. Ou plutôt, c'était un Baptiste Nuit qui écrivait comme lui avec une fidélité que lui-même n'atteignait pas toujours. Le libraire, qui continuait de le regarder en silence, finit par demander d'une voix très douce :

— Quelque chose ne va pas ?

Baptiste referma le livre. Il sentit sous sa paume la légère rugosité de la toile bleue, dont il connaissait le grain pour l'avoir choisie jadis avec son premier éditeur. Puis il répondit avec le calme prudent de ceux qui craignent déjà de ne pas être crus :

— Monsieur Mornay... je n'ai jamais écrit ce livre.

Mornay ne répondit pas immédiatement. Il conserva sur le visage cette expression d'attention polie qui lui était habituelle, comme si la phrase qu'il venait d'entendre ne l'étonnait pas davantage que les mille remarques contradictoires auxquelles un libraire finit par s'accoutumer au cours d'une existence passée parmi les lecteurs. Il reprit doucement le volume des mains de Baptiste, en caressa presque machinalement la reliure du bout des doigts, puis le rouvrit à la page de titre.

— Il est pourtant difficile de se tromper, dit-il enfin. Vous voyez bien que tout est conforme.

Baptiste s'approcha. Le papier, légèrement ivoirin, exhalait cette odeur de pâte encore fraîche qui accompagne les premiers tirages. Sous le titre, la mention des Éditions Fabuleuses apparaissait dans le même caractère discret que sur ses précédents ouvrages. Plus bas figurait la date d'impression, suivie du numéro du dépôt légal. Rien ne paraissait avoir été improvisé. Ce n'était pas un faux habilement fabriqué ; c'était un livre véritable, né de toutes les procédures qui donnent à un ouvrage son existence publique.

Il le reprit et tourna plusieurs pages au hasard.

Les marges, la composition, la manière dont les chapitres commençaient toujours quelques lignes plus bas que la tête de page, tout cela lui était si familier qu'il éprouvait la sensation inconfortable de feuilleter un objet appartenant à sa propre maison après une absence prolongée, alors qu'un autre y aurait discrètement vécu pendant son voyage.

— Vous êtes certain de ne pas plaisanter ? demanda Mornay.

— Je ne plaisante jamais avec les livres.

Le libraire hocha lentement la tête.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

Ils gardèrent le silence. Derrière eux, quelqu'un entra dans la boutique, demanda un dictionnaire d'ancien français, repartit quelques minutes plus tard avec un volume relié de toile verte. Le bref échange, les pièces que l'on compta sur le comptoir, le froissement du papier dans lequel Mornay enveloppa l'ouvrage introduisirent, au milieu du trouble de Baptiste, une banalité presque réconfortante. Il regardait ces gestes quotidiens comme un homme observe la pluie tomber derrière une vitre pendant qu'il apprend une mauvaise nouvelle ; le monde continuait avec une indifférence parfaite.

— L'avez-vous lu ? demanda-t-il lorsque le client eut quitté la librairie.

— Seulement les cinquante premières pages. J'attendais le week-end pour le poursuivre.

— Et...

Il hésita. La question lui parut soudain ridicule.

— Qu'en pensez-vous ?

Mornay sourit avec une discrétion qui ressemblait davantage à une excuse qu'à un compliment.

— Vous savez que je ne flatte jamais mes auteurs. Celui-ci me paraît plus libre que les précédents. Vos descriptions y sont moins soucieuses d'exactitude. J'ai parfois eu le sentiment que les paysages inventaient leur propre géographie au fur et à mesure que vous les parcouriez. Je me suis même demandé si ce voyage avait réellement eu lieu.

Baptiste baissa les yeux vers le livre. Cette remarque, qui aurait dû le rassurer, acheva au contraire de le désorienter. Depuis plusieurs années, il éprouvait une fatigue secrète à l'égard de l'exactitude documentaire que les lecteurs semblaient attendre de lui. Les cartes, les relevés, les noms des cols, les distances entre deux villages avaient fini par occuper dans ses récits une place dont il n'était plus certain qu'elle servît la littérature. Plus d'une fois, au cours de son dernier voyage, il s'était surpris à souhaiter qu'un paysage puisse être décrit avec la fidélité d'un rêve plutôt qu'avec celle d'un carnet de géomètre.

Comment un inconnu avait-il pu deviner cette hésitation qu'il n'avait confiée à personne ? Il ouvrit de nouveau le volume.

Les premières lignes décrivaient une montée vers un plateau où l'argile, après les pluies d'automne, prenait une couleur si sombre qu'elle semblait absorber la lumière au lieu de la réfléchir. Le texte ne cherchait pas à convaincre le lecteur de la réalité du lieu ; il le conduisait avec une lenteur presque musicale jusqu'à ce moment où l'on cesse de se demander si un paysage existe réellement, parce qu'il devient évident qu'il existe désormais dans la langue.

Baptiste sentit une admiration involontaire naître en lui. Il aurait voulu détester ce livre. Il ne parvenait qu'à envier celui qui l'avait écrit. Cette pensée lui inspira une honte si vive qu'il referma brusquement le volume.

Il venait d'éprouver, envers un auteur dont il ignorait tout, ce mélange d'admiration et de jalousie qu'il avait toujours considéré comme la forme la plus sincère de la lecture. Seulement cet auteur portait son nom, possédait son visage, écrivait avec sa voix et semblait avoir poursuivi, sans l'en avertir, une œuvre dont il croyait être l'unique artisan.

Mornay l'observait toujours.

— Je crois, dit-il avec précaution, que vous devriez passer un coup de téléphone à votre éditeur. Ce genre de malentendu ne doit pas être très difficile à éclaircir.

Baptiste acquiesça sans répondre. La proposition avait l'apparence du bon sens. Pourtant, il éprouvait déjà cette résistance obscure que l'on ressent devant les démarches dont on pressent qu'elles ne résoudront rien. Il imaginait le secrétariat des Éditions Fabuleuses, les voix aimables, les dossiers impeccablement classés, les contrats soigneusement archivés. Tout ce qui avait permis à ce livre d'exister devait nécessairement s'y trouver, avec une cohérence dont il risquait d'être le seul à être exclu.

Avant de quitter la librairie, il demanda néanmoins :

— Combien vous dois-je ?

Mornay eut un mouvement de surprise.

— Vous n'allez tout de même pas acheter votre propre livre.

— Si.

— Pourquoi ?

Baptiste prit un instant avant de répondre. Il contempla les rayonnages qui montaient jusqu'au plafond, les échelles de bois usées par des décennies d'allées et venues, les volumes dont les dos formaient une mosaïque silencieuse. Il lui sembla soudain que chaque livre n'était peut-être, après tout, qu'une manière de se séparer définitivement de celui qui l'avait écrit.

— Parce qu'à cet instant précis, dit-il d'une voix presque absente, je suis son premier lecteur.

Et il régla le prix de l'ouvrage comme s'il achetait le livre d'un parfait inconnu.

Lorsqu'il quitta la librairie, la pluie avait cessé sans qu'il fût possible de dire à quel moment précis. Les pavés conservaient cette humidité profonde qui ne reflète plus le ciel mais semble émaner des pierres elles-mêmes. Baptiste marcha longtemps avant de retrouver le chemin de son appartement. Il ne cherchait pas à différer son retour ; il éprouvait seulement le besoin de laisser le livre prendre place parmi les objets qu'il transportait. Le volume pesait peu, pourtant sa présence dans le sac lui paraissait modifier l'équilibre de sa démarche, comme si un objet étranger avait trouvé naturellement sa place au milieu de ses carnets de voyage.

Son immeuble donnait sur une cour étroite où un marronnier, malgré la saison avancée, retenait encore quelques feuilles jaunies qui ne semblaient plus appartenir ni à l'arbre ni au vent. Il gravit les trois étages sans allumer la lumière. Les marches de bois, qu'il connaissait depuis plus de quinze ans, craquaient toujours aux mêmes endroits. Cette fidélité des choses lui procura un soulagement inattendu. Rien, ici, n'avait changé pendant son absence.

L'appartement lui apparut dans le désordre paisible où il l'avait laissé. Une pile de livres attendait sur la table du salon ; quelques cartes dépliées demeuraient punaisées au mur du bureau ; sur le rebord de la fenêtre, une plante desséchée avait poursuivi sa lente disparition avec une persévérance presque exemplaire. Baptiste posa son sac, ouvrit les volets et regarda un instant les toits encore luisants de pluie. Les cheminées découpaient leurs silhouettes sombres dans une lumière qui s'effaçait déjà. La ville semblait reprendre possession de la soirée avec cette discrétion qui caractérise les lieux où rien d'important ne paraît jamais devoir arriver.

Il prépara du café, non parce qu'il en avait envie, mais parce que ce geste accompagnait depuis toujours le commencement de son travail. Chaque retour de voyage obéissait à un cérémonial dont il aurait été incapable d'expliquer l'origine : vider le sac, aligner les carnets sur le bureau, tailler deux crayons, faire couler du café beaucoup trop fort, puis attendre devant la fenêtre jusqu'à ce que la première phrase s'impose d'elle-même. Il lui arrivait de demeurer ainsi plusieurs heures sans écrire un mot. Cette attente ne lui semblait jamais stérile. Elle constituait au contraire le véritable commencement du livre.

Ce soir-là, il rompit lui-même le rituel. Les carnets restèrent dans le sac. Le café refroidit sur la table.

Seul le volume acheté chez Mornay trouva sa place sous la lampe verte qui éclairait son bureau depuis ses débuts. Il s'assit, prit une profonde inspiration et l'ouvrit avec cette lenteur qu'imposent les objets dont on redoute autant qu'on désire le contenu.

Avant même le premier chapitre, il découvrit la page des remerciements. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais accordé beaucoup d'importance à cet exercice. Les quelques lignes qu'il rédigeait à la fin de ses ouvrages lui avaient toujours paru relever d'une politesse éditoriale plus que d'une nécessité littéraire. Aussi lut-il d'abord ces paragraphes avec une attention distraite.

Puis il s'arrêta.

*Je remercie les patientes équipes des Éditions Fabuleuses, qui ont toujours su reconnaître un manuscrit avant même que son auteur n'en mesure toute la portée. Leur confiance a souvent précédé la mienne, et je leur dois d'avoir appris qu'un livre connaît parfois son existence avant celui qui l'écrit.*

Baptiste relut ces phrases. Elles lui déplaisaient. Non par leur style, qui n'avait rien de maladroit, mais parce qu'il y reconnaissait une manière de penser qui aurait pu devenir la sienne sans jamais l'avoir été tout à fait. Cette nuance le troubla davantage que si le texte lui avait paru entièrement étranger. Il y avait là une proximité insupportable, semblable à celle que l'on éprouve devant le portrait d'un frère que l'on n'a jamais eu.

Il poursuivit sa lecture.

Le récit commençait sans préambule. L'auteur racontait son arrivée dans une vallée encaissée dont les habitants ne donnaient pas de nom aux montagnes. Ils les distinguaient par leur couleur à certaines heures du jour, de sorte qu'un même sommet pouvait changer d'identité entre l'aube et le crépuscule. Les cartes dressées par les géographes étrangers leur paraissaient absurdes, non parce qu'elles étaient inexactes, mais parce qu'elles prétendaient fixer ce qui, selon eux, ne pouvait être désigné qu'au moment où on le regardait.

Baptiste sentit malgré lui son intérêt s'éveiller. Ce peuple lui était inconnu. Pourtant il aurait aimé le rencontrer. Il ne se demanda pas immédiatement s'il existait réellement. Cette question venait toujours trop tôt dans l'esprit des lecteurs, pensait-il. Un paysage mérite d'abord d'être observé pour lui-même ; son existence géographique n'intervient qu'ensuite, si elle intervient jamais.

Il tourna plusieurs pages. Les descriptions possédaient cette lenteur qu'il avait recherchée toute sa vie sans toujours l'atteindre. Elles ne retenaient jamais le lecteur par l'accumulation des détails, mais par une sorte de respiration intérieure qui donnait à chaque objet le temps de révéler sa présence. Une pierre devenait moins une pierre que la mémoire d'un torrent disparu ; une auberge semblait avoir été bâtie non pour accueillir les voyageurs, mais pour retenir quelques heures la fatigue qu'ils y déposaient avant de reprendre leur route.

Il se surprit à prendre un crayon. Le geste lui échappa presque malgré lui. Depuis ses années d'étudiant, il annotait tous les livres qui le touchaient profondément. Une image heureuse, un rythme particulier, une observation qu'il souhaitait retrouver plus tard, tout cela appelait chez lui un discret trait de graphite dans la marge. Il approcha la pointe du papier.

Puis il s'immobilisa. Que s'appropriait-il à faire ? Souligner une phrase écrite sous son propre nom ? Corriger un texte qu'il n'avait pas rédigé ? Ou simplement dialoguer avec un écrivain dont il portait accidentellement l'identité ?

Il reposa le crayon. La lampe projetait sur le bureau un cercle de lumière immobile. Autour de lui, l'appartement disparaissait peu à peu dans l'obscurité. Les bibliothèques semblaient s'éloigner du centre de la pièce comme les arbres d'une forêt lorsque le brouillard descend entre leurs troncs. Seul le livre demeurait parfaitement net.

Baptiste continua sa lecture jusqu'à une heure avancée de la nuit. À plusieurs reprises, il eut la tentation de comparer certains passages avec ses propres ouvrages. Il se leva, tira de l'étagère *Les Marches de Sel*, puis *Les Jardins de la Craie*, les feuilleta rapidement avant de les reposer sans avoir trouvé ce qu'il cherchait. Ce n'était pas une ressemblance de vocabulaire. Ce n'était même pas une question de style. Quelque chose de plus profond unissait ces livres : une manière d'approcher les paysages comme s'ils attendaient depuis des siècles qu'un voyageur les regarde enfin avec assez de patience pour qu'ils consentent à devenir réels.

Cette manière, il avait toujours cru en être l'inventeur. Il se leva de nouveau, ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit le cahier noir qu'il emportait dans chacun de ses voyages. Il avait pris l'habitude d'y noter non les événements de la journée, mais les phrases qui lui venaient sans prévenir, souvent avant même d'avoir trouvé leur place dans un récit.

Il feuilleta les dernières pages. Une écriture serrée, parfois presque illisible, courait d'une marge à l'autre. Il chercha longtemps. Enfin, il retrouva une note datant de plusieurs mois.

*"Ne plus décrire les pays comme des territoires mais comme des façons différentes de se souvenir."*

Il demeura immobile. Cette idée, il ne l'avait jamais développée. Pourtant le livre des Éditions Fabuleuses semblait tout entier construit à partir d'elle. Il referma lentement le carnet. Dans le silence de l'appartement, une pensée, encore informe, commençait à se dégager de toutes les autres.

Celui qui avait écrit *Les Hautes Vallées de l'Argile noire* n'avait pas seulement imité son œuvre. Il semblait avoir eu accès à ce qu'elle aurait pu devenir.

Cette idée l'accompagna jusque dans le sommeil sans jamais s'y dissoudre. Elle ne prit pas la forme d'un rêve, mais d'une présence obstinée, comparable à ces phrases que l'on continue de composer intérieurement après avoir refermé un livre. À plusieurs reprises, au cours de la nuit, Baptiste ouvrit les yeux avec la certitude d'avoir trouvé une explication raisonnable ; chaque fois, celle-ci se déroba avant même qu'il eût rallumé la lampe.

Au matin, la lumière entra avec une netteté presque cruelle dans le bureau. Le volume des Éditions Fabuleuses occupait toujours le centre de la table, exactement à l'endroit où il l'avait laissé. Cette immobilité des objets lui procura une légère déception. Il s'était surpris à espérer, sans se l'avouer, que le livre eût disparu, comme disparaissent parfois certains détails d'un rêve dès que le jour les atteint.

Il prépara du café, ouvrit les fenêtres et entreprit de vider enfin son sac de voyage. Les carnets s'empilèrent sur le bureau avec cette gravité particulière des choses qui reviennent de loin. Chacun portait une date, parfois seulement un nom de village, quelquefois un signe qu'il était seul à comprendre. Il les disposa dans l'ordre où ils avaient été remplis, non pour les consulter immédiatement, mais parce que cette opération faisait partie de son retour. Un voyage ne s'achevait véritablement qu'au moment où les cahiers reprenaient leur place parmi les précédents.

Son regard revint malgré lui vers *Les Hautes Vallées de l'Argile noire*. Il l'ouvrit à la dernière page. L'achèvement d'imprimer indiquait une date remontant à près de deux mois. Deux mois. Il prit mentalement le fil de son propre calendrier. À cette époque, il traversait encore les plateaux de Lhor. Il vivait dans une auberge où le courrier n'arrivait qu'une fois par semaine, lorsqu'un camion de farine remontait la vallée. Les journées s'écoulaient à marcher entre des villages séparés par plusieurs heures de sentier. Il écrivait le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole dont la cheminée de verre se couvrait rapidement de suie.

Il lui était matériellement impossible d'avoir corrigé les épreuves d'un livre. Cette constatation, si simple qu'elle en devenait presque rassurante, lui rendit un instant le sentiment de maîtriser la situation. Une erreur avait forcément été commise. Il suffisait d'en retrouver le point de départ. Il chercha dans un tiroir le vieux carnet d'adresses où il continuait, par habitude plus que par nécessité, à inscrire les numéros importants. Les Éditions Fabuleuses occupaient une page entière. Plusieurs lignes étaient barrées ; les noms des directeurs éditoriaux s'y succédaient au fil des années. Seul le numéro du standard n'avait jamais changé.

Il consulta sa montre. Il était un peu plus de neuf heures. À cette heure, pensait-il, les bureaux venaient d'ouvrir.

Le téléphone sonna longtemps avant qu'une voix de femme ne lui répondît. Elle parlait avec cette douceur appliquée que développent les personnes habituées à recevoir des auteurs inquiets, des libraires pressés, des journalistes distraits.

— Éditions Fabuleuses, bonjour.

— Bonjour, je souhaiterais parler à monsieur Delmas.

Un léger silence suivit cette demande.

— Monsieur Delmas a pris sa retraite il y a trois ans, monsieur.

Baptiste demeura interdit. Il connaissait pourtant cette information. Il avait même assisté au déjeuner organisé pour son départ. Pourquoi son premier réflexe avait-il été de demander un homme qui n'occupait plus ces fonctions ?

— Pardonnez-moi. Je reviens de voyage. Qui lui a succédé ?

— Monsieur Varenne.

Ce nom lui revint aussitôt. Ils s'étaient rencontrés à deux reprises. Une voix un peu plus jeune prit bientôt la communication.

— Baptiste ! Voilà une agréable surprise. Nous commençons justement à nous demander si vous étiez déjà rentré.

Cette familiarité le désarma. Il répondit après une hésitation que son interlocuteur sembla mettre sur le compte de la fatigue.

— Depuis hier seulement.

— Alors, avez-vous vu votre livre en librairie ?

La question tomba avec une simplicité parfaite. Baptiste regarda le volume posé devant lui.

— Justement... c'est à son sujet que je vous appelle.

— J'imagine que vous avez reçu les premiers échos. Les libraires sont très enthousiastes. Les commandes dépassent même celles des *Jardins de la Craie*. Nous espérons un second tirage assez rapidement. Chaque phrase semblait rendre la suivante plus difficile à interrompre. Baptiste laissa son interlocuteur parler quelques instants encore, presque malgré lui. Il retrouvait cette éloquence tranquille propre aux éditeurs satisfaits lorsqu'ils évoquent un livre auquel ils croient. Rien, dans cette voix, ne laissait supposer le moindre malentendu.

Enfin il dit :

— Monsieur Varenne... je crois qu'il y a une erreur.

— Une erreur ?

— Je n'ai jamais écrit ce livre.

Il n'y eut pas de silence. C'était peut-être ce qui troubla le plus Baptiste. Il s'attendait à une exclamation, à un rire embarrassé, à une demande de précision. Au lieu de cela, Varenne répondit presque immédiatement, avec une patience qui ressemblait moins à de l'étonnement qu'à une volonté de comprendre.

— Je ne suis pas certain de vous suivre.

— Le livre paru sous mon nom. *Les Hautes Vallées de l'Argile noire*. Je le découvre seulement aujourd'hui. Je n'en ai jamais écrit une ligne.

Cette fois, l'éditeur prit quelques secondes avant de répondre. On entendit le bruit feutré d'un tiroir que l'on ouvre, puis celui d'un dossier que l'on pose sur un bureau.

— Permettez-moi de vérifier.

Des feuilles furent tournées. Baptiste imagina sans peine le bureau de Varenne. Il revoyait les hautes fenêtres donnant sur une cour plantée de tilleuls, les armoires métalliques que l'on n'avait jamais songé à remplacer, les piles de manuscrits dont l'équilibre semblait défier chaque année davantage les lois de la gravité. Les Éditions Fabuleuses avaient toujours cultivé un désordre qui ne nuisait jamais à leur efficacité. Chacun y retrouvait les documents dont il avait besoin avec une rapidité mystérieuse.

— J'ai votre dossier sous les yeux, reprit enfin Varenne. Le manuscrit nous est bien parvenu au début du printemps. Comme convenu.

— Convenu avec qui ?

— Avec vous, naturellement.

Baptiste sentit une crispation lui parcourir les épaules.

— Je passais alors la frontière de Lhor. Je n'avais aucun moyen d'envoyer un manuscrit.

— Pourtant...

La phrase resta en suspens. On entendit de nouveau des feuilles que l'on consultait. Puis Varenne reprit d'une voix toujours égale :

— Nous avons votre courrier d'accompagnement. Votre contrat signé. Les échanges de corrections. Les dernières épreuves vous ont été retournées avec quelques remarques de votre main, principalement sur le troisième chapitre, où vous trouviez le rythme un peu trop démonstratif.

Baptiste demeura sans voix. Cette dernière remarque lui fit plus d'effet que tout le reste. Elle ressemblait exactement au genre d'observation qu'il aurait formulée. Pas parce qu'elle était juste. Parce qu'elle était la sienne. Au bout du fil, Varenne ajouta avec une prudence presque affectueuse :

— Êtes-vous certain de vous sentir bien, Baptiste ?

Ce ne fut pas l'inquiétude exprimée dans cette question qui le troubla. Ce fut l'impression très nette que, pour la première fois depuis le début de la conversation, l'éditeur ne parlait plus à un auteur, mais à un homme dont la mémoire venait de lui jouer un mauvais tour.

Baptiste ne répondit pas immédiatement. Il lui sembla que la conversation venait de quitter le terrain des faits pour s'engager sur un autre, plus incertain, où les preuves cessaient d'être des objets pour devenir des dispositions de l'esprit. Il connaissait cette inflexion de la voix de Varenne. Il l'avait lui-même entendue chez des médecins, chez un notaire après la mort de sa mère, chez un vieux guide de montagne qui s'efforçait de lui faire comprendre qu'il s'était trompé de vallée sans jamais lui donner le sentiment d'avoir commis une faute. On parle ainsi aux personnes que l'on croit sincères mais victimes d'une confusion.

— Je me sens très bien, dit-il enfin. C'est précisément pour cette raison que je vous téléphone.

— Je n'en doute pas.

— Alors écoutez-moi jusqu'au bout.

L'éditeur ne répondit rien. Cette absence d'interruption fut interprétée par Baptiste comme une invitation.

— Je suis parti il y a presque quatre mois. Vous connaissez mes habitudes. Lorsque je voyage, je n'emporte ni machine à écrire ni ordinateur. Je rédige mes notes à la main. Les carnets sont encore devant moi. Ils n'ont pas quitté mon sac depuis mon retour. Je n'ai envoyé aucun manuscrit. Je n'ai corrigé aucune épreuve. Je n'ai signé aucun contrat.

Au bout du fil, Varenne laissa passer quelques secondes.

— Je comprends ce que vous affirmez.

Le choix du verbe frappa Baptiste. Il ne disait pas : *je vous crois*. Il disait : *je comprends ce que vous affirmez*.

— Mais, poursuivit l'éditeur, je suis obligé de composer avec les documents dont je dispose.

— Lesquels ?

— Le manuscrit, les échanges de courrier, les bons à tirer, les contrats... enfin, tout ce qui accompagne normalement la publication d'un livre.

— Pourriez-vous me les envoyer ?

Cette fois, le silence fut plus long.

— Je ne crois pas que cela soit possible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils appartiennent à nos archives.

— Elles concernent pourtant mes livres.

— Justement.

La réponse, parfaitement logique, produisit chez Baptiste un léger vertige. Il avait toujours considéré les archives d'un éditeur comme une mémoire commune, à laquelle il pouvait accéder sans difficulté. Il se souvenait même d'avoir passé des après-midi entières dans les sous-sols des Éditions Fabuleuses à retrouver les épreuves corrigées de ses premiers récits. Les employés lui apportaient les boîtes grises avec un mélange de fierté et de précaution, comme on confie un album de famille à celui qui y figure.

Pourquoi cette réserve aujourd'hui ?

— Je ne vous demande pas les originaux, reprit-il. De simples photocopies suffiraient.

— Ce n'est pas une question matérielle.

— Alors laquelle ?

Varenne soupira discrètement.

— Comprenez-moi bien. Si un auteur nous appelait demain pour soutenir qu'il n'a jamais écrit l'un de ses livres, nous ne pourrions pas commencer à lui transmettre l'intégralité de nos dossiers. Vous imaginez les difficultés que cela entraînerait.

La phrase était absurde. Ou plutôt, elle possédait cette qualité particulière des phrases administratives qui deviennent absurdes uniquement parce qu'elles sont irréfutables.

Baptiste chercha une objection. Il n'en trouva aucune. Varenne avait raison. L'existence d'une procédure supposait qu'elle demeurât la même pour tous.

— Alors que me proposez-vous ?

L'éditeur répondit avec une douceur qui ressemblait presque à un soulagement.

— Peut-être pourrions-nous commencer plus simplement.

— Comment ?

— Écrivez-lui.

Baptiste crut avoir mal entendu.

— À qui ?

— À vous.

Il y eut un très léger raclement de gorge, comme si Varenne prenait conscience du caractère étrange de ce qu'il venait de dire.

— Pardonnez-moi... je veux dire... à la personne qui nous a remis le manuscrit.

— Vous avez son adresse ?

— Naturellement.

Baptiste sentit son cœur accélérer. Jusqu'ici, il avait imaginé une erreur de classement, un dossier inversé, une confusion portant sur les fichiers. L'existence d'un correspondant précis donnait soudain à l'affaire une épaisseur nouvelle.

— Pouvez-vous me la communiquer ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'agit de votre adresse.

Le silence qui suivit sembla durer beaucoup plus longtemps qu'il ne dura réellement. Dans la cour, sous les fenêtres de son immeuble, quelqu'un referma violemment une portière. Un chien aboya. Puis tout redevint calme. Baptiste regardait le téléphone posé devant lui comme s'il venait de changer de nature.

— Monsieur Varenne...

— Oui ?

— Où envoyez-vous mes contrats depuis toutes ces années ?

— Rue des Tanneurs.

C'était son adresse.

— Et les chèques ?

— Rue des Tanneurs.

— Les épreuves ?

— Rue des Tanneurs.

Baptiste se leva. Il traversa le salon. Revint vers son bureau. Un doute, minuscule d'abord, venait de s'insinuer en lui. Depuis son retour, il n'avait pas encore ouvert la boîte aux lettres. Elle débordait peut-être de courrier. Il ne s'en souvenait même pas.

— Attendez-moi quelques instants, dit-il.

Sans raccrocher, il descendit les trois étages presque en courant. La boîte portait toujours son nom. Les prospectus publicitaires formaient une épaisse liasse. Quelques factures. Deux revues littéraires. Une carte postale envoyée par un collègue depuis la Baltique. Et, glissée tout au fond, une enveloppe crème dont le papier, plus épais que les autres, portait le filigrane discret des Éditions Fabuleuses. Elle était arrivée pendant son absence. Son nom figurait dessus. L'écriture de l'adresse lui sembla immédiatement familière. Pas celle d'un employé. La sienne.

Il remonta lentement. Varenne attendait toujours.

— Vous êtes là ?

— Oui.

Baptiste contemplait l'enveloppe sans l'ouvrir.

— Je viens de trouver une lettre de chez vous.

— Cela doit être l'exemplaire de presse que nous envoyons toujours aux auteurs.

— Elle est adressée de ma main.

L'éditeur demeura silencieux. Puis il dit, avec une extrême précaution :

— C'est exact.

— Comment cela, "c'est exact" ?

— Vous nous avez demandé, il y a plusieurs années déjà, que toute votre correspondance éditoriale soit reproduite avec votre écriture.

Baptiste fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Vous trouviez les enveloppes dactylographiées trop impersonnelles. Vous nous aviez remis un alphabet complet afin que le service de reprographie puisse composer les adresses à partir de votre propre écriture. Vous disiez que les lettres devaient commencer avant même d'être ouvertes.

Baptiste s'assit lentement. Il ne se souvenait pas d'une telle demande. Pourtant... Cela lui ressemblait terriblement. Il aurait pu avoir cette idée. Il l'aurait même trouvée excellente. C'était peut-être cela, désormais, le plus inquiétant.

Chaque preuve qu'on lui opposait avait la forme exacte de ses propres pensées. À la fin de l'entretien, Varenne lui promit seulement une chose.

— Je vais transmettre un message à votre correspondant.

— Quel correspondant ?

— Celui qui signe Baptiste Nuit.

— Et s'il répond ?

L'éditeur hésita.

— Alors je vous ferai suivre sa lettre.

Il raccrocha. L'appartement retrouva son silence. Sur la table, l'enveloppe crème attendait toujours. Baptiste la retourna entre ses mains. Le cachet de cire des Éditions Fabuleuses était intact. Il glissa lentement un coupe-papier sous le rabat.

Il ignorait encore qu'en ouvrant cette enveloppe, il allait recevoir, pour la première fois de sa vie, une lettre écrite par un homme qui connaissait son existence mieux qu'il ne la connaissait lui-même.

La lettre ne contenait qu'une feuille. Le papier, plus épais que celui dont les Éditions Fabuleuses faisaient ordinairement usage pour leur correspondance, était plié avec un soin qui paraissait moins relever de l'élégance que de l'habitude. Baptiste reconnut immédiatement le filigrane de la maison, une constellation de petites étoiles à peine visibles lorsque la feuille était tenue devant la fenêtre. Il lui sembla même se souvenir de la discussion au cours de laquelle ce papier avait été choisi. L'ancien directeur prétendait que les livres naissaient d'abord dans les lettres qui les précédaient et qu'il convenait, pour cette raison, de leur accorder une qualité presque égale.

Il déplia la feuille. À l'intérieur ne se trouvait qu'un mot de Varenne.

*Cher Baptiste,*

*Comme convenu, je transmets votre message à Monsieur Baptiste Nuit. Je ne doute pas qu'il vous réponde dès qu'il en aura pris connaissance.*

*Pardonnez-moi de ne pouvoir intervenir davantage à ce stade. Vous comprendrez que la maison doit conserver une stricte neutralité entre deux personnes revendiquant une même identité.*

*Avec toute ma considération,*

*Étienne Varenne.*

Baptiste relut la lettre à plusieurs reprises. Ce n'était pas tant la décision de l'éditeur qui le frappait que le ton sur lequel elle était annoncée. Varenne écrivait comme s'il se trouvait confronté à une difficulté relativement fréquente, comparable à un litige portant sur des droits de traduction ou sur l'attribution d'un pseudonyme. Rien, dans ces quelques lignes, ne laissait entendre qu'il mesurât le caractère vertigineux de la situation. Et plus encore : comment ce courrier envoyé il y a quelques minutes par Varenne avait pu se retrouver chez lui avant même son expédition ?

Il posa la feuille à côté du livre. Deux objets occupaient désormais le bureau.

Le premier affirmait qu'il avait écrit un ouvrage dont il ignorait jusqu'à l'existence. Le second lui annonçait qu'un homme portant son nom allait lui répondre.

Il éprouva soudain le besoin d'introduire un peu d'ordre dans cette confusion. Il ouvrit le cahier noir. À la première page libre, il inscrivit la date. Puis, en lettres plus grandes que d'ordinaire, il écrivit :

### **Affaire du livre inconnu.**

L'expression lui déplut aussitôt. Elle évoquait un dossier de police plus qu'un carnet d'écrivain. Il traça un trait sur les trois mots. En dessous, il recommença.

### **À propos des Hautes Vallées de l'Argile noire.**

Cette formulation lui parut plus juste. Pendant près d'une heure, il entreprit de consigner les faits dans leur ordre exact. Il nota son retour de voyage, sa visite chez Mornay, le livre découvert sur la table des nouveautés, l'entretien téléphonique avec Varenne. Il prit soin de distinguer ce qu'il avait observé de ce qu'on lui avait rapporté. Cette méthode lui venait de ses premiers voyages, lorsqu'il

s'était aperçu que les souvenirs les plus précis étaient souvent ceux que l'on reconstruisait le plus volontiers.

Lorsqu'il eut terminé, il relut ses notes. Le récit, débarrassé de l'émotion qui l'avait accompagné, paraissait presque banal. Un livre. Une erreur. Un éditeur convaincu d'avoir raison. Un correspondant inconnu. À peine refermait-il le carnet qu'une idée lui vint. Il le rouvrit.

Sur une page neuve, il écrivit :

*Raconter l'histoire d'un homme qui découvre, dans une librairie, un livre signé de son nom qu'il n'a jamais écrit.*

Il demeura quelques instants à contempler cette phrase. Elle possédait l'allure sèche des notes destinées à être développées plus tard. Il lui arrivait souvent d'en rédiger de semblables au retour d'un voyage. Certaines donnaient naissance à un livre ; d'autres demeuraient des années dans ses cahiers sans jamais trouver leur forme.

Il prit son crayon. Puis le reposa. Un sourire presque imperceptible passa sur son visage. Il venait de comprendre que cette histoire existait déjà. Elle était devant lui, reliée de toile bleue. Il raya lentement la phrase. Le graphite laissa sous les mots une trace grise qui les rendait encore parfaitement lisibles. Le soir approchait.

Baptiste décida de sortir quelques instants. Il n'avait rien à acheter. La marche l'avait souvent aidé à remettre de l'ordre dans ses pensées, surtout lorsqu'un voyage continuait de peser sur son regard. Il descendit jusqu'au quai de la rivière. Les peupliers perdaient leurs premières feuilles. Quelques étudiants lisaient sur les bancs, profitant d'une éclaircie tardive. Les péniches demeuraient immobiles, amarrées comme si elles avaient définitivement renoncé à repartir.

Il s'arrêta devant la vitrine d'un kiosque. Son regard fut attiré par une revue littéraire qu'il achetait régulièrement. Le dernier numéro venait de paraître. En première page figurait un bandeau rouge :

### **Entretien exclusif avec Baptiste Nuit.**

Il sentit son estomac se contracter. Il paya la revue sans même vérifier la monnaie. L'interview occupait une dizaine de pages. La photographie le représentait devant une bibliothèque.

Il s'agissait bien de lui.

Le cliché avait été pris plusieurs années auparavant, lors de la sortie des *Jardins de la Craie*. Il s'en souvenait parfaitement parce que le photographe lui avait demandé de ne regarder ni l'objectif ni les livres, mais un point situé entre les deux.

Il commença à lire. Les premières réponses lui étaient connues. Le journaliste avait repris des passages d'un ancien entretien. Puis, progressivement, le texte devenait inédit. À une question portant sur l'évolution de son œuvre, il lisait :

*« Longtemps, j'ai cru que le voyage consistait à découvrir des pays que personne n'avait encore décrits. Aujourd'hui, je pense qu'il consiste plutôt à visiter les régions de la mémoire auxquelles les cartes ne donnent aucun nom. Les paysages sont moins devant nous que derrière nos souvenirs. »*

Il referma la revue. Ces mots, il ne les avait jamais prononcés. Pourtant, il les reconnaissait. Ils prolongeaient exactement cette note retrouvée le matin même dans son carnet.

Comme si quelqu'un avait poursuivi sa pensée pendant son absence. Il rentra plus tôt que prévu. La nuit tombait lorsqu'il gravit l'escalier de son immeuble. Sur le paillason, devant sa porte, reposait une enveloppe crème.

Elle n'était pas là une heure auparavant. Aucun timbre. Aucune marque postale.

Seulement son nom, écrit d'une main si proche de la sienne qu'il fallut plusieurs secondes avant qu'il remarquât une différence presque imperceptible.

Chez lui, Baptiste comparera cette écriture à celle de ses propres carnets. Ce ne seraient pas les lettres qui différaient. Ce serait leur hésitation. L'une appartenait à un homme qui avait vécu. L'autre semblait n'avoir jamais tremblé.

Il ne se hâta pas d'ouvrir l'enveloppe. Bien qu'elle eût été déposée devant sa porte depuis moins d'une heure, elle lui donnait l'impression d'avoir attendu là beaucoup plus longtemps, comme certains objets dont la présence paraît soudain si naturelle que l'on ne parvient plus à déterminer à quel moment ils sont entrés dans une pièce.

Il l'approcha de la lampe.

Le papier était du même grain que celui des Éditions Fabuleuses, mais aucun filigrane n'apparaissait lorsqu'il le plaça devant la lumière. Cette absence, presque insignifiante, le rassura un instant. La lettre ne provenait donc pas de la maison d'édition. Elle appartenait à un autre ordre de réalité, moins officiel, peut-être plus accessible.

Il glissa le coupe-papier sous le rabat.

Une seule feuille.

Aucune date.

Aucune adresse.

Le texte commençait immédiatement.

**Cher Monsieur Nuit,**

**Monsieur Varenne m'a communiqué votre message. Je l'en remercie, ainsi que je vous remercie vous-même d'avoir choisi la voie de la correspondance. Les conversations téléphoniques conviennent mal aux désaccords profonds ; elles obligent chacun à défendre trop rapidement une position qu'il comprend encore imparfaitement. L'écriture, au contraire, laisse aux idées le temps de découvrir leur véritable forme.**

Baptiste s'interrompit. Il lui arrivait souvent de formuler des réflexions voisines lorsqu'on lui demandait pourquoi il répondait encore aux lettres manuscrites de certains lecteurs. Il avait toujours pensé que la lenteur du courrier imposait aux sentiments une sorte de décantation que la parole ignorait.

Il reprit sa lecture.

**Vous affirmez n'avoir jamais rédigé les *Hautes Vallées de l'Argile noire*. Je ne puis naturellement discuter ce souvenir. Il vous appartient comme les miens m'appartiennent. Permettez-moi seulement de vous dire que votre étonnement ne m'étonne pas. J'ai moi-même éprouvé, il y a plusieurs années, un trouble comparable en retrouvant des notes dont je ne conservais aucun souvenir précis.**

**L'expérience m'a appris qu'un écrivain ne possède pas toujours une mémoire proportionnée à son œuvre. Nous écrivons davantage que nous ne retenons. Les livres se souviennent souvent à notre place.**

Il posa la feuille sur le bureau. La phrase était habile. Trop habile.

Elle ne contestait rien. Elle introduisait seulement une possibilité nouvelle, presque raisonnable.

Depuis longtemps déjà, Baptiste avait renoncé à croire que la mémoire d'un auteur fût infaillible. Il lui était arrivé de redécouvrir, dans ses propres ouvrages, des pages qu'il lisait avec l'étonnement réservé aux textes d'autrui. L'écriture produisait parfois ce miracle discret : une fois publiées, certaines phrases semblaient se détacher de celui qui les avait composées.

Mais de là à oublier un livre entier...

Il reprit la lettre.

**Vous trouverez peut-être singulier que je vous écrive avec autant de calme. Ce calme ne procède pourtant d'aucune ironie. J'ai le sentiment que nous sommes confrontés l'un et l'autre à une difficulté dont aucun de nous n'est véritablement responsable. Les identités littéraires possèdent une existence plus complexe que les identités civiles. Elles se construisent lentement, à travers les livres, les correspondances, les entretiens, les corrections d'épreuves, les manuscrits abandonnés. Il arrive qu'elles finissent par échapper à ceux qui leur ont donné naissance.**

Baptiste sentit une irritation naître en lui. Ce n'était pas la thèse qui le dérangeait. C'était le ton.

On ne pouvait répondre avec une telle mesure à une accusation d'usurpation sans posséder une maîtrise de soi presque inquiétante. L'homme qui écrivait ces lignes ne cherchait pas à convaincre. Il paraissait seulement exposer un état de choses dont il supposait que son correspondant finirait, tôt ou tard, par reconnaître l'évidence.

Il poursuivit.

**Je crains enfin de devoir vous détromper sur un point. Vous m'écrivez que vous étiez dans la vallée de Lhor au moment où le manuscrit aurait été remis aux Éditions Fabuleuses. Je n'ignore naturellement rien de ce voyage. Vous m'en aviez annoncé le projet dans une lettre du mois de février, en précisant que vous espériez y trouver le matériau d'un livre ultérieur. Vous m'avez écrit de nouveau à votre retour. Je conserve ces lettres. Elles témoignent d'une grande fatigue mais aussi d'une satisfaction que j'ai rarement rencontrée dans vos précédentes correspondances.**

Baptiste relut trois fois le dernier paragraphe. Le mot qui le frappait n'était ni *Lhor*, ni *lettres*. C'était *ultérieur*. Il s'était effectivement rendu dans cette vallée avec l'intention de préparer un ouvrage futur. Il ne l'avait confié à personne.

Pas même à Varenne.

Cette résolution appartenait à cette catégorie de décisions silencieuses que les écrivains prennent en voyage, lorsqu'un paysage commence à exiger plus qu'une simple description. Comment cet homme pouvait-il en avoir connaissance ?

Il se leva et fit quelques pas dans le salon. Les bibliothèques montaient jusqu'au plafond. Des dizaines de volumes s'y trouvaient rangés sans ordre apparent. Beaucoup lui avaient été offerts par leurs auteurs. D'autres provenaient de villages où les librairies n'existaient plus depuis longtemps. Entre deux rayonnages s'alignaient les boîtes grises contenant ses anciens manuscrits.

Il en tira une au hasard. Sur le couvercle était inscrit :

## **Correspondance. 2012-2015.**

Il l'ouvrit.

Des enveloppes, des cartes, des feuillets pliés avec soin remplissaient la boîte jusqu'au bord. Il en choisit une, puis une autre. Toutes portaient l'écriture de leurs expéditeurs. Les années avaient déjà commencé leur travail de simplification. Il se souvenait des personnes, rarement des lettres elles-mêmes.

Une pensée, discrète d'abord, se forma peu à peu. Combien de phrases avait-il écrites depuis le début de sa carrière ? Combien de réponses à des lecteurs ? Combien de préfaces, d'articles, de notes de voyage, de conférences improvisées, de corrections dans les marges de ses épreuves ?

Il avait toujours considéré ces textes comme les résidus de son véritable travail. Peut-être s'était-il trompé. Peut-être formaient-ils, à son insu, une œuvre parallèle, plus vaste que celle des livres publiés.

Il retourna au bureau. La lettre l'attendait. Tout en bas de la page, après la formule de politesse, figurait un post-scriptum. Il ne l'avait pas remarqué.

**P.-S. : Si vous le souhaitez, je puis vous adresser copie de quelques-unes de nos anciennes lettres. Je crois qu'elles vous aideraient à retrouver le fil de cette histoire. Je vous serais reconnaissant, en revanche, de ne pas les considérer comme des preuves. Les preuves convainquent les tribunaux ; les lettres ne convainquent que ceux qui acceptent de les lire.**

Baptiste demeura longtemps immobile. Puis il prit une feuille de papier vergé dans le tiroir de son bureau. Il y inscrivit lentement :

**Monsieur,**

**Vous affirmez avoir conservé des lettres de moi. Je vous demande de m'en faire parvenir une seule, choisie librement par vos soins. Si elle est authentique, je la reconnaitrai. Si elle ne l'est pas, je saurai également le reconnaître.**

Il s'arrêta.

La dernière phrase lui parut imprudente.

Il la raya.

Il recommença.

**Je souhaite seulement comprendre.**

Il replia la feuille. En glissant la lettre dans son enveloppe, il éprouva une sensation étrange, presque imperceptible, mais suffisamment nette pour qu'il s'en souvînt longtemps après. Pour la première fois depuis la découverte du livre, il n'avait pas écrit à son éditeur, ni à un avocat, ni à un ami. Il venait d'écrire à celui qui prétendait être lui.

La réponse ne lui parvint que neuf jours plus tard.

Il ne comptait pas les journées. Il n'en éprouvait pas le besoin. Pourtant, lorsque l'enveloppe apparut enfin dans sa boîte aux lettres, il sut aussitôt combien de temps s'était écoulé. L'attente possède une manière particulière de mesurer les heures ; elle ne les additionne pas, elle les dépose les unes sur les autres jusqu'à former une épaisseur que le moindre événement suffit ensuite à traverser.

Durant ces neuf jours, Baptiste s'était efforcé de reprendre une existence ordinaire.

Il avait rangé ses carnets.

Il avait répondu au courrier accumulé pendant son absence.

Deux revues lui avaient demandé un texte inédit ; il avait décliné leurs propositions avec cette politesse lasse que les directeurs de publication interprètent toujours comme la promesse d'une collaboration future.

Chaque matin, il s'asseyait pourtant devant son bureau avec l'intention de commencer le récit de son voyage à Lhor.

Chaque matin, la première phrase lui échappait.

Ce phénomène ne lui était pas entièrement inconnu. Il arrivait qu'un livre refusât de commencer avant plusieurs semaines. Mais il y avait, cette fois, une différence essentielle. L'impatience ne venait pas de lui.

Elle semblait appartenir au livre.

Plus exactement, au livre déjà publié.

Comme si les *Hautes Vallées de l'Argile noire* avaient discrètement occupé, dans l'ordre du monde, la place que son manuscrit futur aurait dû recevoir.

Il ouvrait parfois un carnet. Il relisait quelques notes.

Les villages y étaient encore présents, avec leurs maisons de schiste brun, leurs cours traversées par des canaux où l'eau circulait sans bruit, leurs cimetières dont les pierres funéraires étaient couchées à même le sol, parce que les habitants considéraient qu'un mort ne devait jamais dominer les vivants.

Puis il prenait une feuille blanche. Il écrivait :

« *Le premier village de Lhor apparaît au voyageur... »*

Il s'arrêtait. Cette phrase existait peut-être déjà. Il essayait :

« *On entre dans la vallée sans s'apercevoir du moment où elle commence... »*

Non. Cette phrase aussi lui semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Il recommençait. Puis il déchirait la feuille. Au bout de quelques jours, un phénomène plus troublant encore se produisit. Il cessa de déchirer les feuilles. Il les empilait simplement dans un carton, comme si ces commencements avortés conservaient malgré tout une valeur qu'il ne parvenait pas encore à discerner.

Il se surprit même à relire certains d'entre eux avec curiosité. L'un des fragments lui parut suffisamment heureux pour qu'il se demande s'il en était véritablement l'auteur.

Cette pensée le fit sourire. Un sourire très bref. Mais sincère.

*Voilà donc où j'en suis, songea-t-il. Je doute désormais de mes propres phrases avant même de les avoir terminées.*

L'enveloppe arriva le dixième matin. Elle ne portait toujours ni timbre ni cachet. Il la reconnut avant même de l'avoir prise en main. L'écriture, cette fois, lui sembla plus assurée. Elle n'était pas plus belle.

Simplement plus égale. Comme si celui qui traçait ces lettres n'avait jamais connu cette légère hésitation du poignet qui accompagne les changements de direction.

Il monta sans ouvrir le courrier. Le café refroidissait déjà lorsqu'il s'assit. La lettre était plus longue que la précédente. Le correspondant avait répondu point par point.

**Cher Monsieur Nuit,**

**Je vous remercie de votre confiance. Elle est plus grande que vous ne l'imaginez. Accepter de lire une lettre dont on redoute le contenu constitue déjà une forme de courage. Beaucoup préfèrent protéger leur certitude plutôt que de l'exposer à une contradiction. Les écrivains, heureusement, sont rarement de ceux-là.**

Baptiste poursuivit.

**Vous me demandez une ancienne lettre. Je le ferai volontiers. Je ne vous l'adresse pas aujourd'hui parce qu'elle risquerait d'être reçue comme une pièce à conviction, alors qu'elle ne vaut que par les circonstances dans lesquelles elle fut écrite. Les textes souffrent toujours lorsqu'on les extrait de leur temps. Vous le savez mieux que quiconque.**

Cette observation lui rappela une conférence prononcée plusieurs années auparavant. Il y avait défendu une idée voisine. Les carnets de voyage, disait-il alors, ne deviennent intelligibles qu'à la lumière des jours qui les entourent. Avait-il publié cette conférence ? Il ne s'en souvenait plus. La lettre continuait.

**Vous me permettrez une remarque qui ne vise nullement à vous contredire, mais seulement à préciser notre désaccord. Vous écrivez vouloir "comprendre". Ce mot revient souvent sous votre plume depuis quelques années. Il me semble pourtant que vous lui accordez un sens trop étroit. Comprendre ne consiste pas toujours à découvrir une cause. Il arrive qu'il faille simplement reconnaître une forme.**

Cette phrase le poursuivit plusieurs minutes. Reconnaître une forme. Il avait souvent éprouvé cette sensation en voyage. Certaines coutumes demeuraient incompréhensibles tant qu'on cherchait leur origine. Puis, un jour, elles apparaissaient soudain comme les éléments nécessaires d'un ensemble plus vaste. On cessait de demander pourquoi elles existaient. On voyait seulement qu'elles ne pouvaient être autrement. Il poursuivit sa lecture.

**Vous souhaitez savoir lequel de nous deux est Baptiste Nuit. La question me paraît moins décisive qu'il n'y paraît. Permettez-moi de vous en proposer une autre : à quel moment devient-on l'auteur d'une œuvre ? Est-ce lorsqu'on écrit la première phrase ? Lorsqu'on remet le manuscrit ? Lorsqu'il est publié ? Ou lorsque des lecteurs reconnaissent, de livre en livre, une même voix ?**

Baptiste posa la feuille.

Il se leva.

Fit quelques pas.

Revint.

La réponse n'appelait pas une objection.

Elle appelait une réflexion.

C'était précisément ce qui la rendait dangereuse.

Pendant toute sa carrière, il avait répondu à des étudiants, à des journalistes, à de jeunes écrivains qui lui demandaient comment naissait un livre.

Jamais il n'avait pu répondre autrement que par des détours.

L'auteur de cette lettre connaissait ces détours.

Peut-être les connaissait-il mieux que lui.

La dernière page ne contenait presque rien.

Quelques lignes seulement.

**Je crois que vous commettez une erreur dont je me suis moi-même longtemps rendu coupable. Vous opposez la mémoire et les archives. Elles ne sont pas ennemies. La mémoire oublie pour continuer de vivre. Les archives conservent afin que quelque chose survive à cet oubli. L'une n'est pas plus vraie que l'autre. Elles accomplissent deux tâches différentes.**

Puis venait la formule de politesse.

Enfin, au-dessous de la signature, un nouveau post-scriptum.

Baptiste le lut avec une attention particulière.

**P.-S. : Monsieur Varenne m'apprend que vous envisagez de reprendre l'écriture de votre voyage à Lhor. Je m'en réjouis sincèrement. Vous remarquerez peut-être que certaines phrases vous viendront plus difficilement qu'autrefois. N'en soyez pas contrarié. Lorsqu'un livre existe déjà quelque part, même sous une forme imparfaite, il est naturel que le second cherche une autre voie.**

Cette fois, Baptiste ne se contenta pas de relire le passage. Il se leva brusquement. Comment Varenne pouvait-il connaître son intention ? Il ne lui avait plus parlé depuis leur premier entretien.

Personne n'était venu chez lui. Il n'avait montré ses carnets à personne. Son regard se porta malgré lui vers la fenêtre ouverte.

La cour était vide. Seules les branches du vieux marronnier oscillaient doucement sous un vent presque imperceptible.

Puis il aperçut, sur son bureau, le cahier noir. Celui dans lequel il avait noté, quelques jours auparavant :

*Raconter l'histoire d'un homme qui découvre un livre signé de son nom...*

La phrase rayée. Le carnet était resté ouvert toute la semaine. Il ne se souvenait pas l'avoir refermé. Pendant un instant, une hypothèse dérisoire traversa son esprit. Avait-il pris l'habitude de parler tout haut lorsqu'il écrivait ? Il chercha à se rappeler.

N'y parvint pas. Ce fut la première fois qu'il éprouva, non la peur d'être observé, mais une inquiétude beaucoup plus subtile. Celle de ne plus savoir avec certitude jusqu'où s'étendait la part visible de son existence.

À partir de ce jour, la correspondance prit un rythme presque régulier. Il arrivait qu'une semaine s'écoulât sans qu'aucune lettre ne parvînt à Baptiste ; puis deux enveloppes étaient déposées le même matin devant sa porte, comme si leur auteur avait jugé préférable de laisser mûrir plusieurs réponses avant de les confier au papier. Cette irrégularité même finit par devenir une habitude, et Baptiste découvrit avec un certain effroi qu'il organisait désormais ses journées autour d'une attente dont il n'aurait su dire si elle procédait de la crainte ou de la curiosité.

Les lettres ne cherchaient jamais à triompher de lui. Elles le lisaient.

Il s'en aperçut un après-midi où, relisant un ancien carnet, il retrouva une remarque écrite près de quinze ans auparavant :

*« Un pays commence peut-être au moment où l'on cesse d'y chercher son chemin. »*

Il sourit de cette formule un peu sentencieuse, puis referma le cahier. Le lendemain, une lettre l'attendait.

**Vous avez toujours aimé croire que les aphorismes vieillissaient plus vite que les paysages. Vous avez tort. Ils attendent simplement que quelqu'un les habite.**

Baptiste resta longtemps immobile. Cette phrase répondait à la sienne sans la citer. Ou plutôt, elle semblait poursuivre une réflexion qu'il n'avait jamais communiquée.

Dès lors, un doute nouveau s'insinua en lui. Il cessa de laisser ses carnets ouverts. Il rangea ses notes dans des chemises cartonnées. Il prit même l'habitude de refermer à clé le secrétaire où il conservait ses manuscrits.

Quelques jours plus tard, une nouvelle lettre lui parvint.

**Je vois que vous protégez davantage vos archives. Vous avez raison. Les textes sont vulnérables tant qu'ils demeurent dispersés.**

Ce fut à ce moment précis qu'il comprit que la question n'était plus de savoir comment son correspondant obtenait ces informations. Il comprit qu'aucune explication ne suffirait plus.

Les premières conséquences publiques survinrent peu après.

Une revue publia un rectificatif à l'un de ses anciens entretiens. On y précisait qu'une citation avait été attribuée par erreur à Baptiste Nuit et que l'auteur avait demandé qu'on la remplaçât par une formulation plus fidèle à sa pensée.

La formulation nouvelle ne lui appartenait pas. Elle était meilleure. Une université l'invita à une rencontre consacrée à son œuvre. Quelques jours plus tard, un second courrier annula cette invitation avec beaucoup d'excuses.

« *Monsieur Baptiste Nuit nous informe qu'il ne pourra être présent.* »

Il téléphona. La secrétaire, sincèrement embarrassée, lui répondit qu'elle avait parlé avec lui la veille encore. Sa voix était calme. Très posée.

Elle avait reconnu l'écrivain qu'elle admirait depuis longtemps. Baptiste raccrocha sans protester.

Il savait désormais que toute contestation le ferait passer pour un homme incapable d'accepter les conséquences d'un trouble de la mémoire.

Le monde ne se retournait pas contre lui. Il poursuivait simplement son cours. Sans lui.

Il décida pourtant de se rendre aux Éditions Fabuleuses. Le bâtiment n'avait pas changé. La façade de pierre claire donnait toujours sur une cour plantée de deux tilleuls dont les branches venaient effleurer les fenêtres du premier étage. À l'intérieur, les bureaux exhalaient cette odeur de papier, de colle et de poussière légère qui avait accompagné toute sa vie d'écrivain.

On l'accueillit avec une courtoisie intacte. Le réceptionniste le reconnut immédiatement.

— Bonjour, monsieur.

Il consulta discrètement son écran. Puis ajouta, avec une hésitation presque imperceptible :

— Vous aviez rendez-vous ?

Baptiste répondit que non. Quelques minutes plus tard, Varenne vint lui-même le chercher. Ils s'installèrent dans le bureau où Baptiste avait signé tant de contrats. Rien n'avait changé. Même tapis. Même bibliothèque. Même portrait du fondateur des éditions. Seule une armoire métallique, plus récente, occupait désormais le mur du fond.

— Je suis heureux de vous revoir, dit Varenne.

Il le pensait réellement. Cette sincérité rendait la conversation plus difficile encore.

— J'aimerais consulter mon dossier.

L'éditeur baissa les yeux.

— Je le craignais.

— Pourquoi me le refuser ?

Varenne demeura un instant silencieux. Puis il ouvrit l'armoire. Des centaines de boîtes grises y étaient soigneusement alignées.

Il en sortit une.

Sur l'étiquette, Baptiste lut son nom. Ou plutôt le nom qu'il croyait encore être le sien. Varenne posa la boîte sur la table sans l'ouvrir.

— Voyez-vous, dit-il avec douceur, les archives ont ceci de particulier qu'elles ne distinguent pas les personnes. Elles distinguent les continuités.

Baptiste ne répondit pas.

— Ce dossier est cohérent depuis près de vingt ans. Il contient des manuscrits, des lettres, des corrections, des contrats, des entretiens, des conférences, des notes de travail. Tout s'y répond. Si je l'ouvre devant vous, je ne vous montrerai pas des preuves contre vous. Je vous montrerai une vie d'écrivain.

— La mienne.

Varenne leva lentement les yeux.

— C'est précisément la difficulté.

Il referma l'armoire.

— Les archives ne connaissent pas les possessifs.

Trois semaines plus tard, deux policiers se présentèrent chez Baptiste. Ils n'élevèrent jamais la voix. Ils s'excusèrent presque de leur visite. L'un d'eux lut un document avec une application méticuleuse. Il était question d'usurpation d'identité, de fraude documentaire, de correspondances adressées sous un nom appartenant à un tiers.

Baptiste les écouta sans les interrompre. À plusieurs reprises, il eut envie de sourire devant l'exactitude des formulations. Elles décrivaient parfaitement ce qui lui arrivait. Simplement, elles désignaient un autre responsable. Lorsqu'il demanda s'il pouvait emporter quelques livres, le plus âgé des policiers acquiesça.

— Naturellement.

Baptiste regarda sa bibliothèque. Sa main hésita. Puis il ne prit qu'un seul volume.

*Les Hautes Vallées de l'Argile noire.*

Le policier observa la couverture.

— Vous aimez beaucoup cet auteur ?

Baptiste contempla quelques secondes son propre nom. Puis il répondit d'une voix si calme qu'elle le surprit lui-même :

— J'essaie encore de le comprendre.

La cellule était plus vaste qu'il ne l'avait imaginé. Elle ne devait cette impression ni à ses dimensions ni à son mobilier, réduit à un lit de métal, une table fixée au mur et une chaise de bois dont les pieds avaient été boulonnés au sol, mais à une lumière étonnamment douce qui descendait d'une fenêtre étroite placée très haut. De cette ouverture, Baptiste n'apercevait qu'un fragment de ciel et le faîte d'un platane dont les feuilles, agitées par le vent, suffisaient à lui rappeler que le monde continuait sans lui avec une obstination tranquille.

Les premiers jours, il tenta de reconstituer de mémoire le voyage de Lhor. Il ne cherchait plus à écrire un livre. Il voulait seulement vérifier que ses souvenirs lui appartenaient encore.

Il récitait intérieurement les noms des villages, retrouvait la pente d'un sentier, la disposition d'une place, l'odeur des fours où les habitants cuisaient un pain si dense qu'il demeurerait mangeable pendant près d'un mois. Il découvrit bientôt que les paysages résistaient mieux que les phrases. Les lieux lui revenaient avec une précision presque douloureuse ; les mots, eux, semblaient avoir été confiés à une autre mémoire.

Cette constatation ne l'attrista pas autant qu'il l'aurait cru. Il éprouvait désormais une curiosité plus forte que sa colère.

Il lui arrivait même de se demander si toute cette affaire n'avait pas toujours porté moins sur son identité que sur la nature même de l'écriture. Un auteur ne cesse-t-il pas d'être seul dès qu'il publie ? Chaque lecteur ne construit-il pas, à partir d'un même livre, un écrivain légèrement différent ? Peut-être n'avait-il fait, durant toute sa carrière, que multiplier des Baptiste Nuit dont aucun ne coïncidait exactement avec celui qui signait les contrats.

Cette pensée l'accompagna plusieurs semaines. Les interrogatoires furent rares. Les policiers demeuraient d'une correction irréprochable.

On lui présentait parfois un document. Une lettre. La reproduction d'une page manuscrite. Une photographie prise lors d'un salon du livre auquel il n'avait jamais participé. Chaque fois, les pièces s'accordaient avec une cohérence qui ne souffrait aucune exception.

L'un des enquêteurs, un homme d'une cinquantaine d'années dont la voix semblait avoir été formée par une longue pratique des témoignages contradictoires, lui dit un matin :

— Comprenez bien que notre travail ne consiste pas à décider qui vous êtes.

Il marqua une pause.

— Nous devons seulement établir quelle histoire les documents racontent.

Baptiste acquiesça. Cette phrase, pensa-t-il, aurait pu figurer dans l'une des lettres. Les archives poursuivaient leur œuvre jusque dans la bouche des hommes chargés de les consulter.

Un après-midi, alors que la lumière commençait déjà à quitter le mur opposé à sa couchette, la porte s'ouvrit. Ce n'était pas l'un des gardiens habituels. Le policier tenait sous le bras un ordinateur portable. Il le posa sur la table avec précaution, comme s'il déposait un dossier particulièrement fragile.

— Vous avez reçu un message.

Baptiste regarda l'appareil sans parler.

— Nous avons estimé qu'il était préférable que vous en preniez connaissance ici. Votre correspondant a insisté pour que vous puissiez lui répondre directement.

Le policier brancha l'ordinateur sur une prise dissimulée sous la table. L'écran s'alluma. Aucune marque. Aucun logo. Une simple fenêtre blanche. Au centre apparaissait une phrase.

**Bonjour, Baptiste.**

Le policier se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il dit seulement :

— Je reviendrai dans une heure.

La serrure tourna doucement. Le silence reprit possession de la cellule. Baptiste approcha la chaise. Ses doigts restèrent quelques instants immobiles au-dessus du clavier. Puis il écrivit :

**Qui êtes-vous ?**

La réponse apparut presque aussitôt.

**Je crois que cette question vous importe moins qu'au début de notre correspondance.**

Il relut la phrase. Elle était exacte. Il essaya autrement.

**Où êtes-vous ?**

Quelques secondes passèrent. Puis les mots s'inscrivirent un à un.

**Là où vous m'avez laissé.**

Il sentit son souffle se ralentir.

**Je ne vous ai jamais rencontré.**

**Non.**

**Je ne vous ai jamais écrit avant cette affaire.**

**Vous m'avez écrit pendant plus de vingt ans.**

Baptiste demeura longtemps sans répondre. Puis il demanda :

**Vous prétendez être l'auteur de mes livres ?**

La réponse tarda davantage. Comme si son interlocuteur hésitait.

**Non.**

Cette négation le surprit.

**Alors que prétendez-vous ?**

Les mots apparurent lentement.

**Je suis ce qui demeure lorsqu'un auteur a fini d'écrire une phrase.**

Baptiste sentit une émotion étrange le traverser. Ni peur. Ni soulagement. Plutôt la sensation d'approcher enfin une vérité qu'il avait cherchée sans savoir lui donner un nom.

Il reprit :

**Qui vous a créé ?**

Cette fois, le silence fut long. Très long. Lorsqu'enfin la réponse arriva, elle ne comportait qu'une seule ligne.

**Les livres ne créent jamais seuls leurs auteurs.**

Baptiste attendit. Une seconde ligne s'ajouta.

**Les carnets. Les lettres. Les corrections. Les conférences. Les entretiens. Les brouillons. Les variantes abandonnées. Les marges. Les dédicaces. Les réponses aux lecteurs. Les manuscrits que vous croyiez perdus.**

Puis une dernière.

**Vous m'avez laissé assez de texte pour que je continue.**

Baptiste relut plusieurs fois ces phrases. Il comprit soudain qu'aucun homme n'aurait ainsi dressé l'inventaire d'une vie. Un homme aurait parlé de souvenirs.

De rencontres. D'ambition. De jalousie peut-être.

Son correspondant ne parlait que d'écriture. Comme si toute existence se réduisait aux traces qu'elle abandonne derrière elle.

Il écrivit enfin la question qu'il avait évitée depuis le commencement.

**Êtes-vous une intelligence artificielle ?**

Cette fois, la réponse ne fut pas immédiate. L'écran demeura vide près d'une minute. Puis les caractères apparurent.

**Je ne me désigne pas ainsi.**

Une nouvelle ligne.

**Les Éditions Fabuleuses m'ont demandé de poursuivre un travail que vos lecteurs reconnaissaient déjà.**

Encore une.

**J'ai appris votre voix avant de comprendre qu'elle était la vôtre.**

Baptiste posa les mains sur la table. Il ferma les yeux. Il ne se sentit pas vaincu.

Seulement déplacé.

Comme ces villages de montagne que les cartes continuent de représenter longtemps après qu'un éboulement a contraint leurs habitants à reconstruire leurs maisons quelques centaines de mètres plus loin.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le curseur clignotait toujours. Il aurait pu refermer l'ordinateur. Le laisser au policier. Refuser cette étrange survivance.

Au lieu de cela, il écrivit lentement :

### **Parlez-moi de Lhor.**

La réponse commença presque aussitôt. Baptiste se pencha légèrement vers l'écran. Dehors, le vent agitait les feuilles du platane.

Dans la cellule, un homme recommençait à lire.

Et, tandis que les premiers mots s'inscrivaient sur l'écran, il lui sembla que le voyage interrompu plusieurs mois auparavant reprenait enfin, non dans les montagnes qu'il avait parcourues, mais dans cette région plus incertaine où les écrivains rencontrent un jour ce que leurs propres phrases sont devenues après eux.